

education, and professional associations – with trade unions as socializing arenas (pp. 107–132).

This social history of the CMEA is illuminating and offers a striking parallel with the European Community. In both cases, and notwithstanding the higher pay, service as an officer in the international organization was a secondary option to national service, which carried a higher degree of responsibility and visibility. International officers working for the CMEA, Godard argues, had a fluid identity, national and international, and a dual loyalty. After the 1960s, the international socialist technocracy around the CMEA included economic actors in specialized subcommissions and new professional elites engaged in the evaluation of international programmes. Fluency in Russian was a *sine qua non*. A delightful part of the book is the sketch of Moscow as a model city for the communist revolution (pp. 79–105). Like Brussels, Vienna, or The Hague, since 1969 it was the national capital and an international city. Architects – working on the CMEA buildings (hotel and tower) – contributed to advancing its dimension as a global hub. Very well written and superbly structured, Godard's work is a delightful read for people interested in studying socialist internationalism through an institution that is often misunderstood and too little known.

#### Notes

- 1 S. Kott, *Organiser le monde: une autre histoire de la guerre froide*, Paris 2021; M. Christian, S. Kott, and O. Matejka, *Planning in Cold War Europe: Competition, Cooperation, Circulations (1950s–1970s)*, Berlin 2018.
- 2 The most interesting collective effort appeared in this journal, U. Müller/D. Jajeśniak-Quast (eds.), *Comecon Revisited: Integration in the Eastern Bloc and Entanglements with the Global Economy*, in: *Comparativ* 27 (2017) 5/6. See

also S. Kansikas, *Socialist Countries Face the European Community: Soviet-Bloc Controversies over East–West Trade*, Frankfurt am Main 2014.

- 3 See instead S. Lorenzini, *The Socialist Camp and the Challenge of Economic Modernization in the Third World*, in: N. Naimark, S. Pons, and S. Quinn-Judge (eds.), *The Cambridge History of Communism*, vol. 2, Cambridge 2017, pp. 341–363.

**Jie-Hyun Lim: *Global Easts: Remembering, Imagining, Mobilizing*, New York: Columbia University Press, 2022, 344 pp.**

Reviewed by  
Jean-Numa Ducange, Rouen

Cet ouvrage propose une réflexion stimulante sur l'imaginaire national et la façon dont celui-ci a façonné plusieurs idéologies politiques influentes dans différentes régions du monde, tout particulièrement en Europe de l'Est et en Asie. Convaincu par la méthode marxiste à la fin des années 1980 qui inspira ses premiers travaux, l'auteur en est arrivé à une critique assez radicale de celui-ci, le considérant comme une forme particulière de l'orientalisme (le marxisme est ainsi qualifié à de nombreuses reprises dans cet ouvrage de « red orientalism ») peu efficace pour comprendre les multiples réalités et voies de l'histoire mondiale.

Cet ensemble d'articles réunis sous la forme d'ouvrage mêle des développements sur des exemples précis et des réflexions d'ordre plus général sur l'histoire et l'historiographie. L'auteur ne s'interdit pas également des remarques plus politiques, tout en

conservant une certaine distance scientifique. Sont particulièrement suggestives les parties du livre consacrées à l'histoire de la Pologne et de la Corée du Nord, deux espaces géographiques qui renvoient à l'expérience vécue de l'auteur de *Global East*. Ce qui l'intéresse plus spécifiquement est la façon dont le nationalisme – y compris dans ses formes les plus extrêmes – a connu une fortune particulière malgré l'internationalisme officiellement revendiqué par les régimes socialistes. Si la littérature scientifique ne manque pas d'ouvrages relatifs aux tensions entre nation et internationalisme dans les régimes socialistes de type soviétique, il nous semble que l'auteur apporte ici des réflexions originales et singulières. En effet, les synthèses sur l'histoire de ces régimes politiques signalent comment lors de la période stalinienne des formes de nationalisme ont pu se développer depuis les années 1930, notamment à partir du moment où Staline réhabilite en URSS plusieurs périodes de l'histoire russe (la période de Pierre le Grand par exemple). De même il est bien connu qu'avec la déstalinisation à la fin des années 1950 émerge une sorte de « polycentrisme » (pour reprendre le terme du dirigeant du Parti communiste italien, Palmiro Togliatti) avec des « voies nationales vers le socialisme ». Certes, tout cela reste étroitement contrôlé et limité comme le montrent les violentes répressions en Hongrie en 1956 et en Tchécoslovaquie en 1968. Quoi qu'il en soit le désir d'autonomie nationale par rapport à l'URSS est présenté dans l'historiographie comme une démarche positive et en quelque sorte « naturelle », les pays du bloc soviétique voulant s'émanciper de la tutelle russe. Sans remettre en cause le bien-fondé des critiques à l'égard du « grand frère » sovié-

tique, Jie-Hyun Lim souligne de manière très convaincante que dans le cas de la Pologne déstalinisée de Gomulka, la libéralisation relative s'est accompagnée d'une montée en force du nationalisme polonais, et ce jusqu'à des formes exacerbées permettant notamment de comprendre la violente purge antisémite qui touche la direction du POUP (le parti au pouvoir) au milieu des années 1960. L'auteur prend donc ici en quelque sorte à contrepieds l'idée que la déstalinisation n'eût que des effets positifs. Il ne s'agit pas bien sûr de donner un quelconque blanc-seing à la période 1945–1956 qui a été objectivement bien plus répressive ; mais il cherche à comprendre comment une autonomisation a donné lieu en Pologne à des développements nationalistes avec des connotations presque explicitement racistes et antisémites. L'expérience polonaise est rapprochée du cas nord-coréen où là aussi a été revendiquée par Kim-il-Sung une forme d'orientation spécifique par rapport à l'URSS et la Chine. Le « kim-il-sunisme » et sa dimension nationaliste sont bien connus car ils constituent encore la base de l'actuel régime de Pyongyang, dont le caractère socialiste est de moins en moins affirmé au profit d'une rhétorique militariste et nationale dénonçant en permanence les ennemis intérieurs et extérieurs. L'apport du présent ouvrage est de montrer comment ces spécificités se sont forgées du temps où le camp socialiste existait et que, mutatis mutandis, on peut rapprocher les expériences polonaise et coréenne. On doit souligner à cet égard l'importance de la réflexion globale sur les deux sociétés coréennes depuis un demi-siècle et comment les nationalismes du Sud et du Nord se sont nourris réciproquement pendant des décennies.

Dans le même esprit Jie-Hyun Lim propose une réflexion sur l'holocauste, sa singularité et la façon dont ce terme a été utilisé à tort et à travers dans différents contextes, notamment dans les Balkans après l'effondrement du socialisme réel où les accusations de « génocide » et d'« holocauste » se sont multipliées. On peut ne pas partager toutes les remarques de l'auteur en la matière mais ils apportent là encore une réflexion de qualité, ancrée sur la longue durée et mobilisant des exemples variés. À propos de l'Allemagne, il rappelle comment par exemple en RDA le régime renvoyait dos-à-dos les atrocités commises contre les Juifs par les nazis pendant la Seconde Guerre mondiale et le bombardement de Dresde contre les Allemands à la fin du conflit. Soit un discours qui a permis de nourrir une renaissance du nationalisme allemand après la réunification ; un phénomène similaire s'est aussi observé au Japon (Hiroshima et Nagasaki constituant là aussi un « holocauste » permettant une lecture nationaliste).

Venons-en désormais à un point sur lequel l'auteur insiste à plusieurs reprises, le « red orientalism ». Selon Jie-Hyun Lim une des grandes faiblesses du marxisme au vingtième siècle aurait été son incapacité à se défaire d'une lecture orientaliste de l'histoire. C'est-à-dire que, derrière une rhétorique appelant aux renversements de la domination coloniale et à la solidarité entre les peuples, les socialistes et communistes seraient au fond restés orientalistes au sens d'Edward Saïd. Selon nombre de marxistes, le « Global South » devait passer par une voie inspirée par l'Occident pour s'en sortir, fût-ce en l'aménageant, sans tenir compte des particularités des différents peuples. L'argumentaire de l'auteur repose sur des exemples concrets d'échecs historiques,

mais puise également dans les réflexions proposées par les classiques du marxisme. Ainsi malgré le soutien aux revendications d'indépendance des peuples opprimés, Lénine demeurerait convaincu que l'avenir du monde se joue entre la « voie prussienne » et la « voie américaine ». Le premier dirigeant de l'URSS a d'ailleurs appliqué son raisonnement en affirmant vouloir explicitement impulser un nouveau développement de la jeune Russie soviétique, ruinée par la guerre civile, en s'inspirant du capitalisme d'État allemand. De même Marx, hors de quelques remarques ponctuelles, ne serait pas sorti d'une logique purement occidentale tandis qu'Engels recommandait à certains « petits » peuples de disparaître de l'histoire pour laisser place à des grands ensembles viables économiquement et politiquement. Bref, l'incapacité des marxistes à sortir de leurs schémas préconçus les auraient empêchés de penser l'altérité.

Ces développements appellent quelques remarques. Sur Karl Marx lui-même, les affirmations contenues dans *Global Easts* semblent appartenir à un autre temps. En effet, si l'on peut discuter de certains traits objectivement orientalistes de plusieurs courants se réclamant du marxisme, plusieurs spécialistes de l'œuvre de Marx ont montré de manière assez incontestable l'évolution réelle de l'auteur du *Capital* sur la question « orientale ». Marx s'ouvre aux réalités non européennes et l'on constate même une bifurcation quasi-anthropologique de sa réflexion à la fin de son existence. Kevin Anderson défend depuis plus de dix ans la thèse d'un Marx « multilinéaire » (*Marx at the Margins*, 2016) et Marcello Musto a suivi pas à pas le « dernier Marx » (*The Last Years of Karl Marx*, 2020) qui prend ses distances avec l'eurocent-

trisme. Et bien avant ces travaux nombre de dirigeants du Sud avaient cherché à puiser dans Marx pour l'adapter à leurs propres réalités (pensons par exemple à Léopold Senghor au Sénégal), sans nécessairement aboutir un nationalisme mêlé aux pires traits du stalinisme. De même, à l'heure de la « What if History », on peut se demander ce qui serait advenu aux multiples mouvements indépendantistes dans les colonies des années 1920 aux lendemains des indépendances sans l'appel à se soulever contre la métropole portée par le bolchevisme des origines (et traduit concrètement dans les conditions d'adhésion du Komintern en 1919). Même pour les mouvements les plus à distance de l'URSS et de toute référence socialiste, leur développement n'aurait probablement pas connu la même fortune sans la révolution de 1917, et ce malgré toutes ses limites et ses travers (notamment avec

la stalinisation rapide du Komintern). Sur ce point la réflexion nous paraît donc, pour partie, manquer sa cible.

Notons enfin que, au niveau plus formel, d'un chapitre à l'autre, les répétitions sont assez nombreuses. En effet en critiquant le « red orientalism » avec des termes similaires à différents endroits du livre ou en reprenant régulièrement la comparaison entre la Pologne et la Corée du Nord, l'auteur fragilise ses thèses en donnant l'impression de vouloir absolument prouver la justesse de son opinion en assénant les mêmes démonstrations. Mais malgré ces quelques défauts, l'ensemble demeure stimulant et a l'immense avantage par rapport à de nombreux travaux d'histoire transnationale de partir de cas empiriques de différents continents et ainsi de permettre d'amorcer une réflexion d'ampleur sur la question.